

## INSERTIONS

S'adresser de 10 heures du matin à 2 heures du soir, 46, Rue Maciel.  
De 3 à 9 heures du soir rue Uruguay 20.

Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus.

Téléphone «La Cooperativa» N. 339.

Imprimé en los talleres de la Imp. LATINA.

## COURRIER FRANCO-ORIENTAL

JOURNAL DU SOIR

Rédacteur en chef: J. G. Boron Dubard — Rédaction et Administration: 46 rue Maciel.

## ABONNEMENTS

	Montevideo	Campesina
Un mois	\$ 1.00	\$ 1.20
Trois mois	\$ 3.00	\$ 3.60
Six mois	\$ 5.50	\$ 6.60
Un an	\$ 10.00	\$ 12.00
Número du jour	\$ 0.01	
Un an	\$ 0.10	

Les abonnements partent du premier et du quinze de chaque mois.

Les réductions pour semestres et années ne portent que sur souscriptions payées d'avance.

## Les Effets de la Protection

Un de nos lecteurs nous adresse les lignes suivantes qui nous montrent sous un jour bien curieux les résultats des ingénieux tarifs douaniers dont le protectionnisme a doté la France:

Dans le but louable de protéger l'industrie française, dans celui plus louable encore de protéger l'alimentation, la commission des douanes s'est dit qu'il fallait protéger le cochon, sinon par lui-même, du moins dans ses sous-produits, tel que le saindoux, article qui dans beaucoup de ménages remplace le beurre.

Les neuf dixièmes de saindoux consommés en France, comme il est aisé de s'en rendre compte par les statistiques, proviennent des Etats-Unis, et sont, lorsqu'ils sont purs, de qualité excellente.

Avant la révision du tarif des douanes, les droits sur ce produit étaient de 14 fr. 50 les 100 kilos. Depuis deux ou trois mois ces droits ont été portés à 25 fr. les 100 kilos.

Pour rendre hommage à la vérité il convient d'ajouter qu'avant le remaniement du tarif, il entrait en France non seulement des saindoux purs mais encore des saindoux mélangés, c'est-à-dire additionnés d'huile de coton, ces derniers payant comme les purs le même droit de 14 fr. 50.

La commission des douanes, en augmentant les droits sur les saindoux, a voulu évidemment protéger le consommateur français en le forçant à consommer un produit sain et de bonne qualité, car avec juste raison, elle pensait que, vu l'augmentation des droits qui portait aussi sur les saindoux mélangés, ces derniers, par suite de droits prohibitifs, ne pourraient plus entrer en France.

Douce illusion, qui, malheureusement, n'a pas été de longue durée, car les précautions prises ne sont pas à la hauteur de l'ingéniosité de ceux qui se trouvaient lésés par cette augmentation intempestive de droits de douane.

Ils ont, de la façon la plus simple du monde, tourné la difficulté, ayant comme égide le tarif même des douanes qui dit que tout produit mélangé paie, comme droits de douane les droits sur celui qui des produits, entrant dans sa composition, se trouve taxé au taux le plus élevé.

Les saindoux mélangés étant un composé de saindoux et d'huile de coton, payaient anciennement comme saindoux 14 fr. 50 par cent puisque l'huile de coton ne payait que 6 francs.

Ce mélange se trouvant frappé d'ostacisme, ils supprimèrent la quantité de saindoux pour la remplacer par du suif, article exempt de droits.

D'assez fortes quantités de ces nouvelles graisses soi-disant alimentaires n'ont ni du saindoux, que l'apparence vient d'arriver récemment à Marseille, ou au grand ébahissement de la douane, ont été déclarées comme, suif additionné d'huile de coton, afin d'entrer aux droits de 6 francs les 100 kilos.

La douane, qui ne s'attendait certes pas à pareille aventure, n'a pu que prélever des échantillons, et les adresser à Paris pour les soumettre au comité consultatif des arts et manufactures, qui aura à se prononcer sur le tarif à appliquer.

En attendant, nous voilà, grâce aux effets de la protection, dotés d'un produit nouveau inconnu jusqu'à ce jour, et jusqu'à ce que une nouvelle loi vienne réglementer la vente de ce mélange, de façon à ce qu'il ne puisse être confondu avec le saindoux, le consommateur aura la satisfaction de songer que pour avoir voulu être protégé, en guise de saindoux ou autre graisse alimentaire, il consommera du suif additionné d'huile de coton.—M. L.

## Eléphants

Il vient de se former en France un comité pour l'acclimatation de l'éléphant dans nos colonies indo-chinoises. Je suis de ceux qui estiment cette initiative heureuse. Elle a bien plus de chances de réussir, elle présente surtout plus d'utilité pratique que l'introduction, par exemple, du zèbre à Paris, voire que l'élevage du lion en liberté dans la petite île de Montecristo. Ne vous ai-je pas parlé de ce rêve d'un Italien de bonne lignée, le marquis de Giorio, grand amateur de chasses?

Il semble en effet que la nature ait créé, pour chaque pays, un arbre et un animal particuliers: le Sahara a le dromadaire et le palmier; la Norvège a le renne et le pin; l'Indo-Chine avait le buffle et les rizières; en lui apportant l'éléphant, on la dotera d'une valeur de tout repos.

Yoyez ce qu'il fallait à l'Inde. Quand on parle de l'intelligence des animaux, il faut prendre garde que la sympathie qu'on finit toujours par éprouver pour les bêtes, quand on a fréquenté les hommes; vous emportez au delà des limites d'une observation exacte. Avec cette réserve, comment ne pas reconnaître que certains animaux—l'éléphant est de ceux-là—méritent toute notre admiration? L'éléphant sera, en Indo-Chine, un colon modèle. Il ne créera pas de difficultés au gouverneur; il s'entendra avec l'indigène, on ne parlera de lui à la tribune des Chambres que pour le louer comme il le mérite.

Je me souviens d'avoir surpris l'élo-

ge de l'éléphant chez saint François de Sales. L'auteur de la *Vie dévote* le cite comme un exemple remarquable de modestie et de pureté: «L'éléphant, dit ce grand saint, ne connaît sa femelle qu'une fois par an, et ensuite il va au bain».

Un autre observateur tout aussi fidèle des bonnes et mauvaises mœurs des animaux, que les Anglais considèrent comme un grand naturaliste et dont les livres sont traduits en français, M. le professeur Romanes, a écrit sur l'éléphant une monographie que l'on devrait donner en prix dans nos écoles primaires.

On y lit qu'aux Indes les Anglais emploient couramment l'éléphant comme bonne d'enfant. Il est chargé de conduire au jardin public les miss de cinq ans dont les cheveux blonds flottent sur le dos, les jeunes gentlemen dont les figures sont encore rondes et roses comme des pommes, malgré la brûlure du soleil. Le bon éléphant les place délicatement sur son dos; il les conduit hors de la ville, dans un site bien choisi; il les assoit à l'ombre; il surveille leurs jeux; il ne permet pas que des inconnus s'approchent de ses petits maîtres. Il écarte brutalement les chiens et les gens suspects. Quand le soir tombe, ou quand l'heure de la sieste approche, il enlève délicatement ses jeunes amis dans sa trompe mollement roulée; il les installe confortablement sur la selle; il rentre au logis par le chemin le plus court.

Sur les ports, autour des gares, d'autres éléphants travaillent comme journaliers, au compte d'un patron qui se repose, après avoir indiqué à ces surprenants ouvriers, au début de la corvée, la besogne qu'on attendait d'eux. Pas de grèves, pas de révoltes, pas de mauvais propos, pas de discussions sur les règlements des comptes, pas de meetings en faveur de la journée de huit heures. L'éléphant est ami de l'autorité juste; il ne s'indigne pas que le patron sommeille à l'ombre, tandis que lui-même peine au soleil. C'est un de ces employés dont les employeurs de nos pays rêvent dans leurs songes bleus.

On conte, au sujet de ces bons éléphants, des anecdotes extraordinaires. On en a connu un à Calcutta qui était au service d'un commissionnaire. Toute l'année, il travaillait à décharger le même bateau; il portait le bois tiré des cales dans un hangar connu. Le soir, il recevait la paye, et comme on s'amusa de son intelligence, on lui facilitait l'exécution de ce manège divertissant: en échange de l'argent de sa paye, il savait qu'on lui donnerait, dans un troisième magasin, la nourriture quotidienne pour lui et pour son maître.

Ce maître, qu'on ne voyait jamais lui tué dans une rixe. Les gens qui l'avaient assassiné le jetèrent à l'eau, et comme la vie humaine a, là-bas, moins de prix que chez nous, personne ne s'occupa de la disparition d'un homme.

Le bon éléphant était un gros malin. Il ne conta l'aventure à âme qui vive, et, sans faire de bruit, s'établit à son compte.

Tout un mois, il continua de décharger des navires, de toucher sa paye, d'aller chercher la nourriture de son maître défunt avec la sienne. Il mangeait l'une et l'autre afin de ne pas éveiller les soupçons et donnait à une marque de jugement très remarquable chez un pachyderme.

Un hasard fit découvrir son artifice. Je ne doute pas que, si on lui eût laissé le temps de se reconnaître, l'éléphant du professeur Romanes n'eût fini par placer ses économies à la caisse d'épargne.

Je n'ai malheureusement pas visité ni les Indes, ni l'Indo-Chine. Mais, sans sortir de France j'ai eu l'occasion d'entrer en relations avec quelques éléphants dont j'ai gardé un excellent souvenir. J'étais, c'était dans les éléphants comédiens, et le cabotage devait gâter quelques unes de leurs qualités naturelles. Il restait en eux assez de bonté de droiture et d'esprit de justice pour que l'on considérât comme heureuse la fortune que l'on avait eue de se trouver sur leur chemin.

Je songe particulièrement ici à un élève des frères Lockhart que j'ai autrefois fréquenté dans les écuries des Follies-Bergère. C'était un animal de belle taille. Il avait été pris à l'état sauvage, lorsqu'il était «bucha», c'est-à-dire adolescent. Placé entre les mains de précepteurs habiles, il avait tout de suite manifesté pour la musique un goût congénital. Il tournait fort agréablement avec sa trompe la manivelle d'un orgue de barbarie; pendant ce temps-là, ses deux pieds de devant, chaussés dans des pédales, manœuvraient les baguettes d'une grosse caisse; ses jambes de derrière faisaient sonner des colliers de grelots. Sa sonnerie elle-même, sa petite queue, mince comme une cravache, ne demeurait pas inactive. Elle balançait une grosse sonnette dont les notes argentines éparpillaient dans l'air une fraîcheur de gouttes d'eau.

Un jour, Lockhart se trompa dans le choix de la partition qu'il plaçait au pupitre, et le bon éléphant, tout désorienté, rata son numéro.

Ce fut dans la coulisse, après le balais du rideau, l'occasion d'une explication très vive. Lockhart Joua, hors de propos, de la cravache de fer, et l'éléphant, qui ne goûtait pas cette musique, rumina de se venger.

Il attendit patiemment l'heure où son maître avait coutume de lui apporter, dans l'écurie, la ration habituelle. Puis, au moment où Lockhart voulait quitter la stalle, il le poussa énergiquement de sa trompe et le poussa contre le mur.

En toute autre occasion; le cornac aurait crié:

—Muddud! Muddud!

Ce qui—comme chacun sait—signifie «au secours» dans la langue qui se parle aux Indes entre «mahouds» et éléphants. Mais Lockhart n'avait pas la conscience tranquille; et, tout en marchant du fourrage, son élève le regardait obliquement, avec un petit air moitié fâché, moitié sournois, où la décision était peinte. Le mieux était de prendre patience.

Lockhart attendit donc une heure ou deux. Puis sans faire de bruit, comme un fantôme, il commença de glisser le long de la muraille pour s'évader.

L'éléphant le laissa manœuvrer jusqu'au bord de la stalle. Mais, au moment même où le distributeur découps de cravache croyait avoir reconquis sa liberté, la fameuse trompe se déroula de nouveau ainsi qu'un «lasso». Elle cueillit l'homme par la taille et, très délicatement, le replaça dans le coin de sa pénitence.

Les valets d'écurie, d'autres cornacs s'étaient rassemblés. Ils assistaient à ce spectacle sans pouvoir intervenir. Car l'éléphant, tout sage qu'il est d'autre part, a une susceptibilité de gros monsieur, des rancunes de pédant. Il estimait qu'on avait, à son endroit, usé d'injustice. Il prenait sa revanche. Et, comme les plaisanteries d'éléphants sont un peu longues et lourdes, il soutint sa farce pendant vingt-quatre heures, ni plus, ni moins. On dut passer à manger au prisonnier dans son enclos. Personne ne songeait à user de violence. On sentait que le docile élève se serait révolté: une gaminerie aurait pu finir en drame.

Le surlendemain de cette aventure, Lockhart disait à qui voulait l'entendre: —John a eu raison, et c'est moi qui ai eu tort...

Admirable exemple de la sagesse dont peut devenir capable un homme qui vit dans la société des éléphants! Elle suffirait à nous faire aimer ces mastodontes pensifs qui soumettent volontairement leur force à une discipline équitable et se s'indignent que de l'injustice.

Mais alors—comme je les comprends!—leur souffrance est infinie. Ils sont crucifiés par cette pensée:

—On a cru que j'étais faible parce j'étais doux...

Ils en agonisent; ils en trépassent.

C'est chose connue que des éléphants que l'on avait chargés en excès ont refusé de se lever sous leur fardeau. Ils ont allongé leur trompe, incliné sur le côté leurs têtes pesantes, fermé leurs petits yeux sur les apparences d'un monde mauvais.

De quoi meurent-ils donc si brutalement, si volontairement, comme des gens qui se suicident?—demandent les vétérinaires anglais.

Et l'Indou répond en secouant la tête:

—Ils meurent du cœur brisé...

HUGUES LE ROUX.

## Carlina

Théophile Gautier ne pourrait plus affirmer que le cheval est un animal plus chimérique à Venise que la licorne, les coquecigrues et les boucs volants.

Aujourd'hui, l'adorable Venise possède un manège qui, tout récemment construit dans le Jardin Public, en est le plus bel ornement.

Que ce mot pompeux de Jardin Public n'aille pas vous faire songer à celui des Tuileries ou du Luxembourg le «Publico Giardino» de Venise, bien qu'il occupe l'emplacement de quatre églises et d'autant de monastères, n'a que cinq cents pas de long sur cent cinquante de large.

Le dimanche, dans l'après-midi, les bonnes d'enfants ne manquent pas de conduire leurs marmots à admirer les splendeurs du «Grand Manège Vénitien».

Quatre haridelles, d'une couleur indécise, décrivant d'interminables circuits dans un espace restreint, tel est le spectacle invariable, mais gratuit, offert à l'émerveillement des bambins.

Ainsi peuvent-ils s'assurer que les chevaux en carton qu'on leur vend sous le nom de «Mercuria», chevaux d'un rose vif qui ont pour queue une plume d'oreiller, ne sont pas exactement modelés sur ceux qui tournent devant leurs yeux.

Je me souviendrai toujours de ce beau dimanche de mai où je conduisis mademoiselle Carlina au «Grand Manège Vénitien».

Elle avait sa robe neuve qui lui allait si bien et un grand chapeau de paille florentin dans l'ombre duquel brillaient ses beaux yeux.

—Carlina, lui demandai-je, veux-tu monter sur un cheval?

—Très volontiers... C'est la première fois que je fais connaissance avec cet intéressant quadrupède.

—Ce n'est pas possible.

—Jamais je ne suis sortie de Venise, j'enfonce dans ce manège par la premiè-

re fois... où voulez-vous que j'aie vu un cheval?

Tandis que mademoiselle Carlina, grimpée sur son dada, prend sa première leçon d'équitation, permettez-moi de vous la présenter.

Seize ans, très fraîche, très jolie, de superbes cheveux noirs, prenant au soleil des reflets bleutés, une bouche vermeille à l'éblouissant sourire, et des yeux... *San Antonio Remita*, en sa mémorable tentation, n'a certainement pas été regardé par ces yeux-là!

Voici comment je connus cette belle fille et quelle fut l'aventure que j'eus avec elle...

Inutile de chercher dans *La Morale en action* histoire plus édifiante; vous ne l'y trouverez pas.

C'était par une nuit limpide et transparente. La lune...

Non. La lune n'éclairait pas le Jardin Public où je me promenais, en fumant un de ces cigares italiens dont la longueur ne compense pas la médiocrité. Je me sentais heureux en songeant au tableau enchanteur qui, le lendemain, allait réjouir mes yeux: les blanches coupoles de Santa Maria della Salute, la façade grecque, le dôme oriental et le clocher vénitien de San Giorgio Maggiore frappés par les rayons du soleil levant; tous azurés, roses, violets, lilas, se reflétaient dans le clair miroir de la lagune.

En effet, je venais de louer, dans l'après-midi, une des chambres meublées de la locanda Tololini, n. 4688, quai des Esclavons.

Pas chose facile de traiter avec madame Tololini, vieille sibylle à peu près sourde, à moitié aveugle et complètement paralysée.

Cependant, ayant fini tant-bien que mal par comprendre de quelle chambre il s'agissait, madame Tololini s'était empressée de la mettre à ma disposition, sa «locanda» étant absolument vide.

Après avoir fait transporter mon bagage dans mon nouveau domicile, j'avais longuement flâné sous les arcades de la place Saint-Marc, puis j'étais allé dîner à mon restaurant des Trois-Roses.

En ce moment, je viens de le dire, je me promenais dans les allées du jardin public et faisais monter vers les chastes étoiles la fumée de mon cigare.

La brise commençait à fraîchir, je songeais à regagner la rue des Esclavons, lorsque j'entendis à quelques pas de moi, le cri:

«All'aituol!» (à l'aide!)

Un ourlet, complètement ivre, venait d'accoster une toute jeune fille et, la tenant par la taille, s'efforçait de l'embrasser.

M'élançant au secours de la jeune fille, je lançai prise à l'ivrogne et, d'un furieux coup de poing, l'envoyai rouler contre un arbre, où il tomba à jambes rebondantes, fut l'affaire d'une seconde.

Sous l'empire de la peur, la pauvre enfant croit à un nouveau danger, pousse un cri d'effroi, puis s'élance encore que le premier, et s'élance du côté de la grille.

—Signorina, signorina... écoutez-moi!

Ma vénitienne n'en courait que plus vite.

Un seul coup d'œil m'avait permis de constater sa beauté remarquable. Quelle flamme, quel éclat dans ses grands yeux noirs!... C'était humiliant pour les étoiles!

Abandonner cette jeunesse, c'était l'exposer, sans défense, à quelques nouvelles insultes. Je m'élançai à sa poursuite.

Sur ses pas légers, je traverse la rue Garibaldi et m'engage dans le quartier de l'Arsenal, le plus inextricable labyrinthe qui si puisse imaginer.

Dans ce réseau entrecroisé de ruelles, de canaux, de ponts et de passages voûtés, vingt fois je perds de vue ma jolie fugitive et vingt fois je la retrouve. Ici, elle disparaît dans une ruelle biscornue, tortueuse, étranglée, aboutissant à un petit canal; impossible de savoir ce qu'elle est devenue. Là, je la découvre sur un pont, dans l'arc concave duquel le falot d'une gondole allonge sur l'eau fangeuse et noire sa roue sinistre.

Ma Vénitienne traverse, toujours courant, de petites places désertes et passe ainsi devant Saint-Jean-dans-la-Belle et Saint-Jean-dans-l'huile. Les statues, se profilant sur la façade de ces églises paludéennes, regardant, avec une évidente stupeur, notre course fantastique.

Nous arrivons ainsi, l'un poursuivant l'autre, sur le campo San Zaccaria.

Là, ma jeune fille s'enfonce dans un passage atrocement noir, véritable coupe-gorge, d'où je suis étonné de sortir vivant.

Ce passage aboutissait au quai des Esclavons.

J'arrive sur le quai, je regarde de tous côtés... personne. Je traverse la Piazzetta... rien.

«Allegrezza!» Je découvre enfin ma gazelle sur la place Saint-Marc. Elle se détachait d'un groupe de jeunes filles qui, tout en babillant, écoutaient ou plutôt n'écoutaient pas la fanfara du 3er Bersaglière.

Je m'approche de mon infante et, doucement, mais d'une voix essouffée, je lui murmure à l'oreille.

—Signorina!... de grâce, écoutez-moi...

Mon endiablée fillette ne se retourne même pas et part, comme un trait, du côté de la petite cour des Lions.

Elle traverse toute la «Mercuria», longe de grands palais silencieux, ayant le néant pour locataire... La voici sur les bords du Grand Canal... sur la rive du Vinolo! la voici sur le Rialto!

Des faquins, des matelots, des gondoliers, tous plus ivres les uns que les autres, encombre le pont. Ils se sont pris de querelle et s'injurient comme de vulgaires héros grecs:

—Pou de mer!—Crabe boiteux!—Crapaud manqué!...—Chien fils de tuile!

Je bouscule ces drôles et, passant au milieu d'eux, je dégringole l'autre versant du Rialto.

J'arrive ainsi dans la «Pescheria».

Il était plus de minuit. Cependant quelques fourneaux en activité faisaient fumer, dans l'huile bouillante, gobbies, sardines, poulpes et autres orlons de l'Adriatique.

Jugez de ma surprise; je vois ma charmante fugitive, que je croyais déjà loin, tranquillement arrêtée devant une de ces fritures en plein vent.

Je m'avance. Elle se retourne.

Miséricorde! Ce n'était pas elle!

Depuis la place Saint-Marc, je poursuivais une abominable petite juive, dont je n'essayerai même pas de peindre la laideur.

—Au diable les grisettes vénitienness! m'écriai-je, en repassant le Rialto, vit-on jamais mésaventure pareille à la mienne!

Un des Jacquemarts de la Tour de l'Horloge venait de frapper le «tocco» de la nuit—une heure du matin—lorsque j'arrivai sur le quai des Esclavons, n. 4688.

Je tire la sonnette. Ou ouvre. Je monte au premier. Aussitôt apparaît une jeune fille tenant une lampe à la main.

O surprise! ô émerveillement! C'était une belle inconnue du Jardin Public.

—Comment vous rentrez tard, seigneur, me dit-elle d'une voix argentine. La jolie enfant ne me reconnaissant pas, je n'eus garde de lui laisser deviner mon étonnement.

—C'est vrai, lui répondis-je, d'un ton dégagé, mais, par une aussi belle nuit, il est si doux de rester assis sur la place Saint-Marc!

—Je n'en doute pas.

—Comment vous appelez-vous, Mademoiselle?

—Carlina... je suis la nièce de madame Tololini... Veuillez me permettre de me retirer, je tombe de sommeil.

Et, me remettant une bougie qu'elle venait d'allumer, mademoiselle Carlina ouvrit la porte de ma chambre.

—Et bien! ajouta-t-elle, en souriant, elle s'était aperçue de l'effet qu'elle produisait sur moi—qu'attend votre Seigneurie pour entrer chez elle?

—Rien... bonne nuit, Mademoiselle.

—Dormez bien, Seigneur.

(à suivre.)

## BEAUX PAYS PEU CONNUS

## Les Baléares

Nous connaissons peu, en effet, ces îles charmantes, quoiqu'elles soient à nos portes et qu'elles aient la spécialité de nous approvisionner d'oranges de temps immémorial. C'est le moment d'en dire un mot, puisque les journaux ont été jusqu'à prétendre que les Américains voulaient les attaquer. Pourquoi non? Après Cuba, les Canaries! Après les Canaries, les Baléares! Après les Baléares...

Ces îles, qui fournissent à l'armée d'Annibal d'excellents fromages (cela ne suffirait pas contre les cuirassés des Etats-Unis) sont au nombre de quatre: deux grandes, Majorque et Minorque et deux petites que les Grecs appelaient Pitagores: Iviça et Formentera. Il y a aussi l'îlot de Cabrera et quelques rochers. Ces îles sont situées à peu près par la latitude de Valence. D'Iviça, la plus rapprochée, à la terre ferme, il n'y a pas plus de cinquante milles.

Les navires qui vont de Marseille à Oran ou Alger, les laissent généralement dans l'Ouest. Elles n'ont, toutes réunies, que 4,817 kilomètres carrés, un peu moins que le département des Bouches-du-Rhône. Sur ce chiffre, Majorque compte, à elle seule, 3,393 kilomètres carrés.

Les anciens appelaient ces îles «Eudémone», qui veut dire îles des Bons Génies, ou «Aphrodisiades», îles de l'Amour. C'est, en effet, un petit paradis terrestre. La campagne y est des plus pittoresques, le sol est fertile, le climat est doux. J'ajouterai que le caractère des habitants est beaucoup plus gai et affable que celui des Espagnols du continent, sans vouloir dire du mal de ces derniers.

Ces îles ont eu la bonne fortune de rester en dehors des guerres civiles de ce siècle. Aussi elles ont prospéré, elles sont riches et la population y est deux fois aussi dense que dans l'Espagne continentale.

Les habitants des Baléares sont de races fort mélangées. Dans tous les cas, ils diffèrent beaucoup de leurs voisins de la terre ferme. Détail bien particulier: leur langage se rapproche plus de l'«limousin» que du «catalan».

Leur proverbiale réputation d'habileté à lancer la fronde est attestée par tous les anciens auteurs. Strabon raconte

que pour habituer les enfants à cet exercice, on ne leur donnait, leur nourriture que quand ils l'avaient atteinte avec une pierre lancée par la fronde. Lorsque Mottellus, le «Baléarique» voulut débarquer dans le pays, il eut soin de faire établir une toiture de peaux au-dessus du pont de chaque navire, pour protéger ses hommes contre la grêle de projectiles des frondeurs.

Les habitants de ces îles ont bonno tournure; les femmes, souvent belles, ont toujours une physionomie expressive et souriante.

Majorque, la plus grande des Baléares, est montagneuse. Ses montagnes sont boisées et offrent des sites très pittoresques. Un des hauts sommets, l'Aguijor, est percé de part en part par un énorme trou, et, de la haute mer, on voit l'azur du ciel à travers cette plaie béante. Dans un autre endroit, on admire la grotte d'Artà, extrêmement riche en stalactites et qui tend ses galeries jusqu'au-dessous de la mer.

Chacun sait que ce pays produit beaucoup d'oranges et nous en voyons arriver des quantités à Marseille. Mais ce qu'on sait moins, c'est que les habitants sont en général d'excellents jardiniers et qu'ils constituent, sous ce rapport, une précieuse ressource pour notre Algérie, où ils émigrent en assez grande quantité. Palma, la capitale de Majorque, a très bonne mine, avec ses vieilles murailles, son château-fort, ses églises. Il y a, dans la plupart des édifices, un mélange fort original du style mauresque et de celui de la Renaissance. Un chemin de fer réunit le port de Palma à celui d'Alcudia en passant par les quartiers les plus riches de l'île. Minorque (Menorca en espagnol) est beaucoup plus petite. Elle contient, dans une rade excellente et très bien fermée, la fameuse place forte de Mahon.

Ce n'est pas son origine de l'ancienne occupation par les mahométans, Port-Mahom. Le duc de Richelieu s'en empara en 1756, à la



**Ernot**  
LA  
**ENSEIGNEMENT**  
y 129  
officier d'Académie

par L. Pardes et H. Boys,  
Guirand, G. Trounstein,  
G. Guirand, H. Boys et  
G. Trounstein.  
par L. Pardes, G. Trounstein,  
Guirand dirigés par Mme. L.  
Pardes.  
n.  
et P. Poussin.

professeur H. L. Ayre,  
dirigés par M. J. M.  
s, et cours facultatif de  
David de Gislain.  
professeur Poussin.  
professeur E. Guirand  
français; les cours se  
autres parlent français  
autres admis dans l'En-  
et gratuit pour les en-  
credi, Vendredi, clas-  
se de 8 à 9 h.  
ir, Cours Commercial  
solr, Cours de dessin  
r, et Cours de Mode-  
si.

**e y Cia.**  
alidad de las mas reputadas fa-  
**INDUSTRIE**  
"España"  
amaronas. Paños especiales  
**Montevideo**

**EAUME**  
hin  
bro y de bronce, de cables  
lico, de alambres aislados  
luminado eléctrico y tras-  
—Fundición de cobre,  
y viñedos  
**ca DITRIGON**  
**lo SIN RIVAL**  
O  
por numerosos estancie-  
nos calidades á todos sus  
u gran resistencia y dura-  
re de acero sin rival, es-  
interesados.  
**NTI Y Ca.**  
**ISIONES, 84c**

**50,000 Enfermos**  
canción de  
RONCADA, FLEUOS BLANCOS,  
FLEURIDA SEMINALE,  
DILIGADA, ATONIA de los Organos  
TRATO: FIERRO CHABLE  
En todas las Farmacias  
Píntense estos paños.

**CELSIORI**  
**LICA CON 50 FOSFOROS**  
grande  
canción de  
solida  
más segura,  
más decente  
la más manual  
la más económica  
la más concentrada  
no mis fosfóros  
tan hermosa para el consumidor  
que los alminates, cañes y cig-  
el mismo precio que la caja de  
**LA CAJA METALICA**  
**EXCELSIOR**  
E. VILHEIM, Montevideo



mes où l'avenir pourrait puiser sans compter. Et le siècle finissait par lui, et l'autre siècle commencerait, sa déroulerait par lui, et tout son bruit de prodigieuse besogne, tout son éclat de phare dominant la terre, tout ce qui sortait de ses entrailles en tonnerres, en tempêtes, en clartés vicieuses, ne rayonnait que de la splendeur finale dont le bonheur humain serait fait.

Marie eut un léger cri d'admiration, montrant Paris du geste.

— Voyez donc! voyez donc! Paris tout en or, Paris couvert de sa moisson d'or!

Chacun s'exclama, car l'effet était vraiment d'une extraordinaire magnificence, cet effet que Pierre avait déjà remarqué, le soleil oblique noyant l'immensité de Paris d'une poussière d'or. Mais, cette fois, ce n'étaient plus les semailles, le chaos des toits et des monuments tel qu'un brun terre de labour, défriché par quelque

MA sœur)